

On l'a accusé d'insensibilité : au vrai, il était économe du sang dont il semblait prodigue ; il en savait le prix. Bossuet aurait pu dire de lui ce qu'il disait du prince de Condé : « On croit qu'il expose ses troupes, il les ménage en abrégant le temps des pertes par la vigueur des attaques. » Conçoit-on la guerre sans la cruauté des sacrifices ? Mais c'est d'un chef qui veut être suivi de ses soldats de n'en jamais exiger que des sacrifices nécessaires.

« Un homme qui n'a pas de considération pour les besoins des soldats, disait-il, ne devrait jamais les commander. »

Après l'action, dont sa présence est toujours le foyer, il s'attarde au milieu de ses troupes ; il parcourt la terre ravagée ; il s'approche des blessés, il leur apporte sa parole qui leur est un cordial.

À Elchingen — une des plus belles phases de la campagne d'Austerlitz, où Ney avait enlevé la position des Autrichiens, dans les conditions les plus difficiles, et avec un bonheur digne de son talent —, l'Empereur, satisfait du magnifique résultat d'un tel effort, vient, selon sa coutume, visiter le champ de bataille. Il reconnaît un grenadier de l'armée d'Égypte, couché sur le dos, le visage exposé à la pluie qui tombe à torrents. Dans son exaltation, le vieux brave continue à crier à ses camarades : « En avant ! » Napoléon s'arrête, se dépouille de son manteau, le lui jette, en lui disant : « Rapporte-le moi, et je te donnerai en échange la croix et la pension que tu mérites. »

Non, ces mots, ces traits, ne sont pas des légendes. Ils nous ont été rapportés par des témoins ; ils foisonnent dans l'épopée. On ne mesure bien que dans ces raccourcis épisodiques les qualités portées à un degré inimaginable et inégalé du plus prodigieux des entraîneurs d'hommes.

Et comme il s'expose ! Sa foi en son étoile, sa conviction qu'il est l'élu du destin, lui forge contre le danger cette cuirasse d'impassibilité qui est pour son entourage une source continuelle d'inquiétudes. Et ce n'est point témérité ou présomption, mais soumission à sa chance.

Puis il est l'exemple.

À Ulm, il est en plein danger, au milieu des balles et de la mitraille. Murat et Berthier, qui ont presque osé saisir la bride de son cheval, le supplient de s'éloigner : « Sire, ce n'est pas la place de Votre Majesté ! » « Ma place est partout, répond-il. Laissez-moi tranquille, Murat, allez faire votre devoir. » Dans le gain foudroyant des batailles, pour combien entrait-il de cette sérénité ?



J. B.

Leur foi en les lendemains victorieux se traduit aussitôt en enfantillages. Sous l'œil du maître, à Burgos, le bivouac des grenadiers donne à Napoléon, qui demeure à l'archevêché, le spectacle pittoresque de vieux briscards, assis dans des fauteuils de style, fumant gravement leur pipe et devisant des choses de la guerre devant un foyer alimenté par des éventails et des guitares, et dont la flamme danse sous la marmite, où mijote le pot au feu de l'escouade.

Ce tableau amuse moins, sans doute, son regard qu'il ne le durcit. Il a l'horreur du désordre ; il ne tolère ni les pillages, ni les rapines, ni les destructions systématiques. En entrant en Italie, il disait à ses soldats : « Jurez-moi d'être les libérateurs des peuples, et non leurs bourreaux. » Dans un ordre du jour, en Espagne, il ordonnait la mort des pillards, et écrivait : « Le pillage anéantit tout, même l'armée qui l'exerce ».

La guerre qu'il a voulue au-delà des Pyrénées le précipite dans celle qu'il souhaitait éviter, sur le Danube. Il y est appelé d'urgence. Il quitte l'Espagne en laissant à ses généraux l'impossible mission de l'y continuer. « Je m'en vais à Vienne, dit-il, allègrement, à Roederer, avec mes petits conscrits, mon nom et mes grandes bottes ».

Mais que de petits conscrits restent derrière lui, occupés dans cette Espagne rebelle, qui lui manqueront dans la suite pour maintenir le génie de son nom. Quant à ses grandes bottes, elles n'auront frappé le sol de la péninsule ibérique que pour en faire surgir une armée, sans cesse renouvelée, de patriotes fanatiques, décidés à montrer ce que peut contre le génie même du plus grand des capitaines, la ténacité d'un peuple.

L'Autriche, honteuse du rôle effacé que Napoléon et le tsar lui ont assigné à Erfurt, où tout annonçait une paix générale qui serait plutôt commandée que consentie, suscite une cinquième coalition. Elle arme, elle est prête avant que Napoléon le soit, que les affaires d'Espagne ont trop distrait. Il court faire face au nouveau danger.

Son armée est inférieure à celle de son adversaire, l'archiduc Charles, mais ses soldats sont ceux d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland. Et cinq campagnes sont, coup sur coup, cinq victoires. Les combats d'Eckmühl et de Ratisbonne ajoutent ces noms couronnés à tant de noms illustres. Pour la seconde fois, Napoléon entre à Vienne, dont a dû s'éloigner François II.

Là, il prend du temps, il combine ses forces de manière à diviser celles de l'ennemi, et à lui couper ses retraites. Sur les bords du Danube, il fait jeter des ponts, mais les crues soudaines du fleuve en rendent le passage malaisé



prise qui, gelée, pourrait porter sur la glace toute l'armée en retraite, alourdie par son tumultueux contingent de fuyards. L'Empereur donne l'ordre de construire deux ponts, et prend ses dispositions avec un admirable sang-froid. Il trouve pour le seconder des pontonniers que leur tâche voue à la mort, et qui l'acceptent avec un stoïcisme surhumain. Les ponts sont construits, mais la cohue est formidable. Et combien étranglé ce passage branlant, sans garde-fou, où se ruent, derrière les cohortes désespérées, un étrange amalgame d'êtres que l'égoïsme aiguillonne, et qui ne voient de salut qu'au bout de ces quelques planches posées en hâte au-dessus des flots glacés... La Bérézina est franchie...

À 11 heures du soir, le 18 décembre, par un temps de neige, qui semblait continuer la retraite de Russie, une chaise de poste s'arrêtait à la grille des Tuileries. Au fond, se tenait, coiffé d'une toque et revêtu d'une pelisse, Napoléon. Il arrivait de l'armée qu'il avait quittée subrepticement. Le 29^e Bulletin, qui faisait allusion aux désastres, plus qu'il ne les avouait, était connu à Paris depuis quarante-huit heures.

Le pays était consterné : les vainqueurs de l'Europe vaincus ! Napoléon était pressé de constater, de ses propres yeux, l'état de la nation à l'annonce de ces terrifiantes nouvelles. C'est qu'il avait appris à Smolensk un événement qui lui avait causé une impression profonde. Grâce au bruit qui courait à Paris de la mort de l'Empereur, le général Malet avait failli réussir à s'emparer du gouvernement. Ce complot avait été déjoué à temps, et les conspirateurs aussitôt arrêtés ; mais l'Empereur n'en éprouvait pas moins une lancinante angoisse.

Le respect affecté des hommages officiels, accompagnés des protestations du dévouement le plus aveugle, l'avait rassuré. Il était persuadé qu'il pouvait encore obtenir des sacrifices d'une nation fière, qui ne supportait point l'humiliation des défaites. Il lui demanda des hommes : elle lui en donna trois cent mille. Et parmi eux, combien de conscrits qui n'étaient presque que des enfants.





508

Cette campagne de France est une merveille d'improvisation stratégique. Le 25, il est à Châlons ; il remonte la Marne, bat les Russes à Saint-Dizier ; à la pointe du jour, le surlendemain, il est à Brienne, où, au débouché d'un bois, sans le général Gourgaud, il eut été tué par un cosaque.

Il couche chez un curé, l'abbé Henriot, ancien Minime et l'un de ses professeurs à l'École de Brienne, qu'il fait monter à côté de lui à cheval ; le curé y fait si bonne figure qu'il rentre en son presbytère décoré de la main de Napoléon. Trois autres combats au milieu desquels, preste et sûr, il manœuvre avec toute sa science, sont des victoires : Champaubert, Montmirail, Château-Thierry. Il va sur Troyes. Les alliés lui tendent des pièges, l'attirent, et, à son approche, rompent. Ils croient le tenir à Craonne : c'est lui qui les tient. Mais Laon, qu'ils occupent, est un imprenable ; il y est battu. Pas assez pour ne pas redescendre sur Reims, qu'il délivre.

La terreur emporte l'empereur d'Autriche jusqu'à Dijon, et le tsar se montre soucieux au point de voir ses cheveux blanchir. Les alliés se reprennent, se concertent, groupent leurs forces, et, convaincus que leurs efforts répétés l'ont brisé, ils se jettent sur Paris. La fatigue et les intrigues ont usé peu à peu tous les ressorts de la résistance, ou les ont faussés. La capitale, abandonnée par ses propres défenseurs, et où une sourde réaction conspire contre le régime impérial et pour la victoire des alliés, le 31 mars, leur ouvre ses portes.

Le 7 avril, à Fontainebleau, Napoléon trace d'une plume irritée, qui crache l'encre, les mots presque illisibles de son acte d'abdication. Quelques jours plus tard, on lui présente un traité qui lui assigne un lieu d'exil. Il se révolte, il appelle la mort — il la provoque —, il l'attend, elle ne vient pas. Étonné de vivre, il signe, et, dans l'abandon de tous, s'abandonne lui-même. Le 20 avril, il se résigne au départ.

À sa garde assemblée dans la cour du château, il fait ses adieux. Il apparaît en haut de l'escalier ; il se découvre, et salue. L'émotion qui fait trembler sa voix, gagne tous les cœurs : « Généraux, soldats de ma Vieille Garde, je vous fais mes adieux ; depuis vingt ans, je suis content de vous. Je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire. Ne plaignez pas mon sort. Je serai toujours heureux lorsque je saurai que vous l'êtes ».

Les vieux grognards pleurent. Il s'est approché d'eux ; il passe dans leurs rangs, ses yeux qui les fascinent encore dans leurs yeux. Ah ! s'ils pouvaient le suivre, serait-ce aux pires lieux d'où ils reviennent ! Il est arrivé près du drapeau : « Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasserai votre

